

— Un autre souci encore m'accable, reprit Mathilde ; j'ai une enfant unique, et qui est ma seule consolation dans ce monde. Il m'est douloureux de la voir végéter au milieu de ces affreux rochers, privée d'une éducation digne du rang dans lequel elle est née. Mon vénérable père, vous me paraissez un homme sage, mûri par l'expérience. Sans doute vous n'avez pas toujours porté cette robe de bure ; votre langage, vos manières annoncent que vous avez jadis vécu parmi les nobles chevaliers. Peut-être vous êtes l'homme que Dieu m'envoie pour améliorer le sort de ma pauvre fille.

— Oui, dit Benno, c'est là ce qui m'amène ; j'ai vu votre fille, elle est charmante comme un ange, et son sort m'a pénétré de la plus vive pitié.

— Vous l'avez vue ? s'écria Mathilde ; où ? lui serait-il arrivé quelque malheur ?

— Non, tranquillisez-vous, reprit Benno ; la même jeune bergère qui, ce matin, lui a servi de guide, dans un quart d'heure vous la ramènera bien portante. J'ai pris les devants, parce qu'il m'importait, avant tout, d'avoir un entretien particulier avec vous.

— Votre fille a trouvé un moyen de gagner sa vie, qui, par la suite, pourrait lui devenir funeste. J'ai un ami, homme d'un caractère noble et généreux, auquel la mort a enlevé sa fille unique. Quand j'ai vu votre enfant, l'idée m'est venue qu'il pourrait bien l'adopter. L'amabilité de votre jeune Agnès et sa douceur angélique, ainsi que sa voix et son talent à jouer du luth, le préviendront en sa faveur, et cela d'autant plus que la petite connaît une romance qui ira droit à son cœur. Cette adoption adoucira le chagrin de mon ami ; votre Agnès trouverait près de